

*Albigeois*  
CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

ROUERGUE  
ET  
ALBIGEOIS

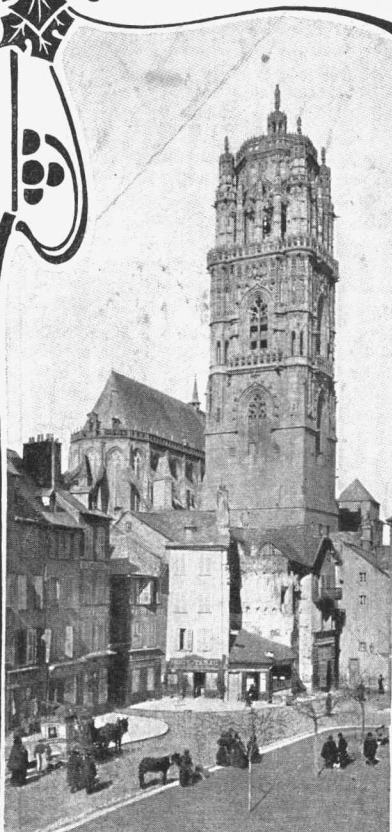


C. LIOZU

ALBI  
*49 St-Lyon*

Prix 0,25

# ROUERGUE & ALBIGEOIS



LE CLOCHER  
DE RODEZ

O clocher de Rodez qu'on voit de quinze lieues,  
Toi qui par le ciseau de nos aïeux sculpté,  
Au-dessus du sommet où leur foi t'a planté  
Jaillis à trois cents pieds dans les régions bleues!

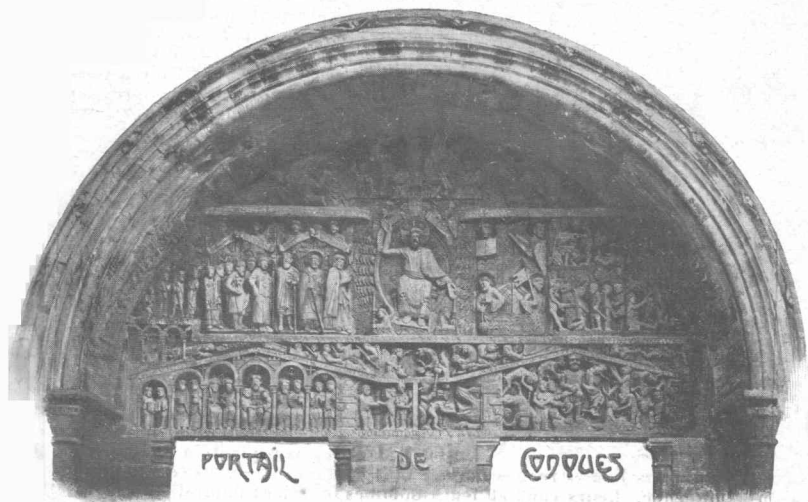
Comme lorsqu'au retour tu surgis à nos yeux,  
Couronné de rayons ou coiffé d'un nuage,  
Ainsi que des marins après un long voyage,  
Nous te saluons tous de nos regards pieux!

Viens, nous dis-tu de loin, comme nous faisant signe,  
Je vois fumer d'ici le toit de ta maison,  
Et ta mère et tes sœurs les yeux sur l'horizon,  
Et ton père courbé dans son champ ou sa vigne.

Que tu sois fils du Causse aux grands blés onduleux  
Ou du frais Ségala que les genêts fleurissent,  
Que tu sois du Vallon où les grappes mûrissent,  
De la Montagne verte où mugissent les bœufs,

Salut! Du vieux Rouergue où ton cœur te ramène  
Je suis aussi le cœur, le symbole et la foi;  
L'âme de tes aïeux habite encore en moi,  
Ma pierre sous leurs doigts est devenue humaine!

*François Fabry*



Rouergue ! Albigeois ! Ce sont de très vieux noms de provinces, chargés de siècles et d'histoire. Combien je les préfère aux vocables modernes et factices des départements : *Aveyron*, *Tarn*, ce sont là noms de rivières qu'il faut laisser courir au fil de l'eau, et non pas fixer au sol.

Rouergue est le nom rude d'un pays rude ; il va chercher son origine jusque chez les Ruthènes de la Gaule primitive et résonne, comme un joyeux roulement de tambour, dans la bouche de leurs descendants. Albigeois, ce mot est à lui seul toute une page d'histoire, une page tragique et terrible : c'est la croisade du XIII<sup>e</sup> siècle, la ruée du Nord sur le Midi, le grand duel de Simon de Montfort et de Raymond de Toulouse ; c'est l'hérésie manichéenne noyée dans le sang, étouffée sous les ruines, en attendant que le souffle de la Réforme ranime ce feu mal éteint au flanc des Cévennes et, de la cendre des Cathares, fasse renaître les Camisards.

Rouergue, Albigeois, certes, tout le monde a lu ces deux noms dans l'Histoire... Qui donc en a jamais ouï parler dans la géographie pittoresque ? Eh ! bien, il faut les y faire entrer.

Ces temps derniers, parmi tant de merveilleuses découvertes, nous en avons fait une véritablement stupéfiante : nous nous sommes avisés, tout à coup, que nous habitons un pays admirable et, poursuivant l'exploration toute neuve de notre sol si vieux, nous marchons de révélations en révélations. C'est ainsi, que, pour les mieux informés, l'Auvergne se révélait encore, il y a vingt ans, au Puy-de-Dôme et au Mont-Dore.

Depuis, nous avons découvert qu'il existait certaine montagne nommée Cantal : Vic-sur-Cère, le Lioran, hier inconnus, deviennent des étapes familières au grand tourisme. Puis nous poussons plus loin encore, vers le Sud, nos investigations audacieuses, et voici qu'un beau matin, du rebord vertigineux d'un Causse, nos yeux plongent, effarés, dans le formidable cañon du Tarn : un cri d'admiration nous échappe, qui se répercute de par le monde... Est-ce vraiment tout cette fois ? Sommes-nous au bout de nos surprises ? Non... il s'en faut ! Et cette petite brochure vient précisément à vous, touristes, pour vous dire :

« Si vous croyez que les beautés de la France centrale s'arrêtent au Midi avec le Cantal et les gorges du Tarn, vous vous trompez. Si, parvenu à Millau, à l'issue du célèbre cañon, vous estimez qu'il n'y a plus rien à faire qu'à reprendre le premier express pour... très loin, vous avez tort! Car vous avez devant vous un pays ignoré mais splendide qui vous conduira, d'étonnements en ravissements, vers Toulouse, vers la Cité de Carcassonne et jusqu'au pied des Pyrénées... »

— « Et ce pays, quel est-il ? »

— « Précisément le Rouergue et l'Albigeois... »

✘

Le Rouergue et l'Albigeois pendent, vers le couchant, au flanc de ce grand toit des eaux qu'est le Massif Central; ils sortent un des rebords de ce noyau solide de la France et marquent la défaillance

des hautes roches dures sur la mollesse lumineuse de la plaine du Languedoc. Leurs eaux et leurs hommes dévalent naturellement vers ce « Bassin de Toulouse » qui, sous un ciel plus clément, offre le pendant méridional du Bassin de Paris, comme lui, pôle d'attraction, corbeille d'abondance, creuset de civilisation.

Des grandes altitudes chauves et glacées de la Lozère — ce Pamir français — le Rouergue et l'Albigeois s'inclinent en souriant jusqu'aux rives bavardes de la Garonne. Reliant la robustesse des Montagnards d'Auvergne à la finesse des Cadets de Gascogne, ils font une échelle infiniment variée de climats, de terrains, de paysages, allant de huit mois de neige jusqu'à l'opulence dorée des maïs couleur de soleil; descendant des villages de basalte noir fouettés par les frimas jusqu'aux joyeuses villes de brique rouge épanouies dans la lumière...

Dans son ensemble, le pays est une suite étagée de hauts plateaux, toujours plus hauts et plus froids vers l'Orient; sur leurs larges épaules ils portent des gibbosités montagneuses, tandis qu'en leur sein ils cachent des serpents qui les rongent au cœur: je veux dire d'admirables rivières, Truyère, Lot, Aveyron, Viazur, Tarn. Descendues des cimes en torrents fougues, elles ont scié, à force de siècles, le socle épais des plateaux, elles s'y sont enfouies en de profondes meurtrissures où elles doivent longuement se faufiler de cap en cap, lutter corps à corps avec le roc avant de déboucher à l'air libre des plaines, et là se reposer enfin de leur course sauvage en une flânerie fertilisante parmi les grasses alluvions et les collines plantureuses.

Et quelle variété de roches elles ont dû sculpter tour à tour: durs granits de la Viadène, laves refroidies de l'Aubrac, innocemment voilées de gazons, tables blanchâtres des Causses bâillant de sécheresse à la surface





mais regorgeant d'eaux vives en leurs antrès profonds, vieilles roches sombres du Ségala parées d'une poétique robe verte, puis, soudain, la rutilance ardente des pays de « rougier », ailleurs encore la noirceur infernale des vallées houillères... Quelle palette de couleurs!

Que d'accidents étranges et de jeux de physionomie divers parmi toutes ces roches qui grimacent chacune à leur façon sous la morsure des éléments ?

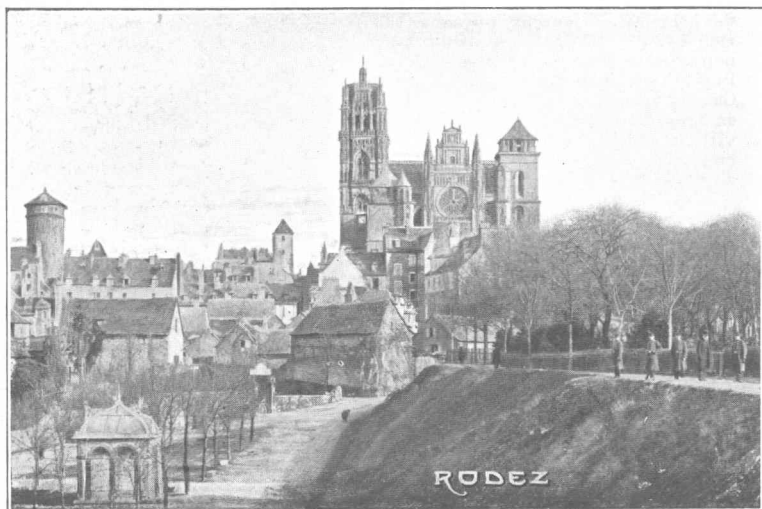
Enfin, ce décor jamais pareil de la Nature, l'homme à son tour l'a parachevé, l'a fait sien au cours des siècles ; il l'a paré de ses villes et de ses villages couchés dans les vallées ou postés en sentinelles sur les sommets, pendus même au-dessus d'un gouffre comme Bozouls, ou blottis dans un cirque de rochers comme Salles-la-Source ; il a édifié des castels qui se mirent dans l'eau comme à Estaing ou à Espalion, à moins qu'ils ne se dressent à la pointe d'un roc comme à Penne et à Bruniquel ; des abbayes enfouies, pour mieux prier, en des gorges solitaires, comme Conques et Bonnacombe, ou bien, comme Aubrac, bravant les rigueurs des grandes altitudes pour secourir les voyageurs en péril. Au nord, c'est le clocher de Rodez qui plane sur vingt lieux de pays et porte plus loin encore son renom ; au midi, c'est une cathédrale unique en son genre comme Sainte-Cécile d'Albi ; ailleurs, c'est une ville du moyen âge, comme Cordes, égarée dans notre siècle, puis, par contraste, un ouvrage d'art inouï, comme le viaduc de Tanus, qui marque la toute dernière étape de l'effort moderne...

Mais n'anticipons pas, car tout ceci vaut qu'on y regarde de plus près.



De Paris, on accède directement au Rouergue par Limoges, Brive et Capdenac. Pour échapper aux tentations de la route, si pittoresque dès qu'on aborde le Limousin, je supposerai que nous avons pris hier soir l'express au quai d'Orsay et qu'après une bonne nuit de sommeil à soixante à l'heure, nous nous réveillons, par un clair matin d'été, au moment précis où le train débouche dans la vallée du Lot. La première impression, pour des yeux qui se sont fermés sur des horizons de plaine, c'est la grande allure du relief, le sursaut vigoureux des collines, la puissante trouée de la vallée, qu'éclaire une ample coulée d'eau, encore frémissante des ardeurs à peine calmées du torrent.

En face, un promontoire escarpé se dresse qu'enveloppe un grand méandre de la rivière et qui se couronne, 150 mètres plus haut, d'un vieux bourg fortifié croulant de vétusté dans ses débris de remparts : c'est **Capdenac**, la dernière forteresse de l'ancien Quercy, en face du Rouergue — car le Lot même sépare ici les deux provinces. Le train s'enfonce sous ce Cap...denac dans un tunnel noir que suit sans transition un



pont lumineux sur le Lot, et il s'arrête dans une gare animée, point de divergence de trois lignes, sur Cahors, Toulouse et Rodez. Ce nœud de voies ferrées a fait naître spontanément dans la vallée une vraie ville neuve, où fleurit l'industrie savoureuse des pâtés truffés : ce *Capdenac-Gare*, tout jeune et bien vivant, appartient au département de l'Aveyron, tandis que là-haut, sur l'autre rive, et dans le département du Lot, Capdenac, l'ancêtre, agonise lentement sur son rocher, ayant renoncé même à la gloire rétrospective d'avoir été l'*Uxellodunum* assiégé par César : Il fut longtemps un des prétendants sérieux à ce titre, arguant de son assiette typique et de sa Fontaine de César reliée à la place par un escalier fortifié de 130 marches.

Maintenant le train file vers Rodez et serpente au-dessus du Lot ; le trajet est superbe le long du grand ruban d'eaux vives qui file sous bonne escorte de hauts peupliers vibrants, dans un cadre déjà montagnard. *Bouillac* apparaît, tache rouge dans la verdure, avec une belle demeure noble flanquée de tours à machicoulis. Puis la vallée se renfrogne entre des versants rugueux, hérissés de rocs noirs : sur un de ces pitons, des ruines féodales s'effritent au-dessus de la *Roque-Bouillac*, traînée de masures fauves et de toits rouges allongée au bord du Lot. Mort, ce castel est habité par les morts : son squelette enferme un cimetière et tel est l'à-pic du rocher qu'on doit y hisser les cercueils d'en bas avec des cordes... Heureux Bouillaquois ! ils ne descendent pas en terre, ils y montent ; leurs funérailles sont une assumption et si leur vie s'écoula près des basses-cours, ils dorment du moins leur dernier sommeil dans un nid d'aigles.

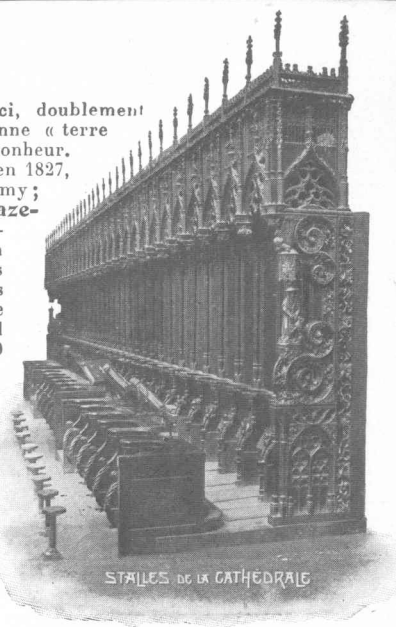
**Penchet !** Une petite gare enfumée, près d'une écluse, puis des usines ; c'est ici la porte du Pays Noir : le chemin de fer abandonne le Lot, et tournant court dans un vallon étroit, il aborde au sombre royaume de la Houille. Noir est le ballast où brillent les rails d'acier, noires les routes, noires les interminables bourgades ouvrières, qu'égaie seul le rouge de la tuile ; les collines éventrées répandent leurs entrailles noires que brûlent sans répit des usines géantes, et le hérissément de leurs cheminées crache un sinistre nuage dont s'endeuille la beauté première du paysage. Durant

des siècles, d'heureux paysans vécurent ici, doublement riches, par les fruits du sol et par la bonne « terre noire » du sous-sol qu'ils fouillaient au petit bonheur. Puis sonna l'heure de la grande industrie : en 1827, Cabrol crée les usines métallurgiques de Firmy ; en 1830, le duc Decazes fonde et baptise **Decazeville**, aujourd'hui fourmillière de 12.000 hommes qui forgent comme des cyclopes, en d'immenses ateliers, ou, semblables à des insectes, manient la pique et roulent des wagonnets sur les gradins de la gigantesque mine à ciel ouvert appelée *la Decouverte*. Il vaut une visite cet amphithéâtre taillé sur 200 mètres de hauteur, au front d'une montagne qui recule peu à peu, débitée comme une simple motte de beurre, montrant à vif la gamme violente de ses roches bariolées, convulsées, vraie Terre de Feu, enfantée dans les flammes.

A **Viviez**, c'est une grande fonderie de zinc, toute baignée d'une buée verdâtre où sifflent des jets de vapeur, où floconnent de lourdes fumées ; du train, avant de couper en tranchée une vraie montagne de scories, on voit luire dans l'ombre des gueules de fours incandescents où dansent, comme des follets, des petites langues de flamme verte. Puis, c'est la longue cuve fumante d'Aubin et de Gransac, célèbre par sa *Montagne qui brûle* : le sol calciné, crevassé par un feu intérieur, exhale, par ses gerçures, d'âcres vapeurs sulfurées.

Près de la gare d'**Aubin**, une jolie église ancienne (xii<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles), semble s'être réfugiée à l'écart ; sur l'autre face de la vallée, comme pour échapper à la tache d'huile, ou plutôt à la tache d'encre de l'agglomération ouvrière, le vieil Aubin d'autrefois escalade un cap ; ses ruelles en escaliers grimpent sur une étrange échine de roc, hérissée de vieilles tours. **Cransac**, noyé aussi dans la marée montante, tenait jadis rang de station thermale : ses eaux sont toujours aussi efficaces, mais il n'y a guère que des Aveyronnais qui osent braver pour elles la noirceur ambiante. A deux lieues au sud, bien loin déjà de la fournaise et près d'un vaste étang, s'élève le château de *Bournazel*, du plus beau style de la Renaissance.

Quand le train échappe au cauchemar du Pays Noir, c'est pour tomber en plein Pays Rouge, où, comme dit le Rouergat, en pays de « rougier » ; le voile de deuil se déchire sur le plus éclatant, le plus joyeux des paysages ! Il y a là, entre la triste houille et la craie blanche des Causses, une bien curieuse région de petits monts mamelonnés où la terre rutile et flambe ; partout, au creux des vallées, au flanc des collines, sous l'écorchure des labours, elle étale son rouge ardent et magnifique, qui se marie de charmante façon aux verdures des châtaigneraies, des



STAIRES DE LA CATHÉDRALE



Sépulchre de RODEZ

vergers, des prairies et des vignes en gradins. Les villages rouges coiffés d'ardoise semblent un feu qui couve sous l'éteignoir et le moindre orage fait rouler dans les ruisseaux la plus appétissante sauce tomate.

La voie serpente par grands circuits, au milieu de ce réjouissant bossèlement rouge; sur un beau viaduc courbe — rouge aussi — elle franchit de haut la vallée de l'Ady, et vient courir à flanc de montagne, à près de 200 mètres au-dessus de **Marcillac**. Cette petite ville tassée tout en rond dans son boulevard, à une étoile de vallons, apparaît comme sertie au fond d'un véritable entonnoir de petits monts, aussi rubiconds que s'ils buvaient le vin de leurs vignes. Un chemin de fer industriel qui dessert des mines de fer, passe dans la vallée sur deux viaducs remarquables : le Pont Malakoff, d'une curieuse allure féodale, et le Pont Rouge, qui dresse un élégant portique à l'entrée même de

Marcillac.

Il faut descendre dans cette coupe vermeille et y fréter une voiture pour Conques : c'est une des plus admirables excursions

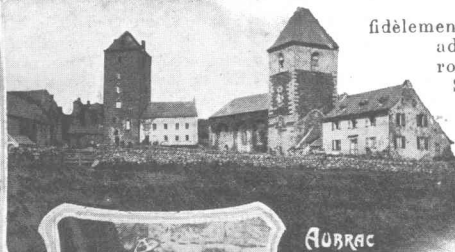


du Rouergue. La route joint le Dourdou sous les ruines de Belcaire juchées à la pointe d'un piton vignes en escaliers; puis elle de *Saint-Cyprien* qui fut jadis un lac, et, tout à coup, au vieux moulin de Sagnes, la vallée se métamorphose comme d'un coup de baguette : l'ancien lac se resserre en un défilé grandiose, et, subitement, le pays rouge fait place aux schistes sombres, qui dressent en murailles quasi-verticales leurs feuilletés déchiquetés. La route se faufile avec le Dourdou au fond d'un imposant « Déroit », comme on dit dans le pays, comparable aux plus grands sites ardennais et, bientôt, près d'un vieux pont gothique jeté en dos d'âne sur le torrent, on aperçoit bien haut le vieux bourg abbatial de **Conques**, pendant en grappe au flanc abrupt d'un ravin latéral.

conique tout zébré de traverse le riant bassin

Croyez-moi, laissez ici voiture et route moderne aux confortables lacets et, tels jadis les innombrables pèlerins qui venaient en sa fameuse abbaye implorer sainte Foy, la vierge agenaise, gravissez tout droit cette cascade de cailloux vénérables, qui s'appelle encore le « chemin de Charlemagne »; puis par une vieille ogive, à travers des ruines de remparts, faites votre entrée dans Conques, qui n'est plus lui-même qu'un amas de ruines, et l'ombre de son ombre. Mais dans ce grand site austère, qu'elle est belle de mélancolie et de délabrement la vieille bourgade morte, toujours serrée





fidèlement autour de sa basilique admirable, la plus belle église romane du Midi avec Saint-Sernin de Toulouse : au tympan du grand portail, le Jugement Dernier déroule une immense page de sculpture et, dans un pauvre presbytère héréditaire des

AUBRAC



splendeurs de l'abbaye, on peut voir un trésor unique en France : c'est toute l'histoire de l'orfèvrerie du IX<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle.

Entre Marcillac et Rodez, sans même descendre de wagon, le voyageur assiste à un nouveau changement de décor et plane un instant au-dessus d'un site étonnant. Après le sol rouge, se montre le sol blanc : c'est le Causse décharné et ses grandes assises de calcaire tabulaire. Soudain, le train vient longer la lèvres même d'un énorme précipice et, sous ses roues pour ainsi dire, un vaste cirque s'effondre à 200 mètres de creux, encadré de monumen-

tales falaises blanches. Clos de toute part entre ses grandes roches, ce « Bout du Monde » enferme un village : **Salles-la-Source**, ou plutôt sous ce seul nom, trois villages distincts étagés sur les gradins de l'amphithéâtre. Les maisons, les églises, deux petits castels s'agrippent aux escarpements, s'éparpillent sur les terrasses, font corps avec le rocher, et composent avec lui un extraordinaire paysage de pierre, un grand gouffre habité, « humanisé », et éblouissant de soleil, qu'embellissent encore le jaillissement de belles eaux cristallines et la verdure d'une fraîche végétation. Car le Causse n'est sec que pour avoir trop bu : ces calcaires fissurés, craquelés en tous sens, absorbent les eaux du ciel comme une éponge assoiffée, mais ils les rassemblent dans leurs cavernes ; le plateau est anhydre, mais il roule en ses profondeurs des Styx ténébreux qu'il vomit soudain au pied de quelque falaise, en claires sources vauclusiennes. Ainsi bondit le Craynaux dans le cirque de Salles-la-Source ; à l'issue d'une grotte où l'on peut, quelque temps, poursuivre son mystère, il s'éroule de roc en roc parmi les mousses et les pendeloques de verdure humide ; il s'abat en superbe crinière blanche, sur une dalle où il se vaporise et se diapre d'arc-en-ciel ; puis, rassemblant tout au fond ses filets épars, il s'épanche apaisé entre deux lèvres de Causse, vers le carrefour de Marcillac. Non loin de Salles, sur le Causse dénudé, on voit bâiller au ras du sol une effroyable « goule » de 93 mètres de tour et de 60 mètres de fond, c'est le *Tindoul de la Vayssièrre* : « En penchant le corps pour voir le fond, dit naïvement un vieil auteur, on est saisi d'effroi, et on court le risque d'éprouver des tournolements de tête ; il est plus prudent d'y regarder couché à plat ventre. » Aujourd'hui, nous sommes familiarisés avec la terreur des abîmes : ce bel « aven » a été exploré et reconnu pour un soupirail du Craynaux souterrain...

O ! clocher de Rodez, qu'on voit de quinze lieues,  
Toi, qui par le ciseau de nos aïeux sculpté  
Au-dessus du sommet, où leur foi t'a planté,  
Jaillis à trois cents pieds dans les régions bleues !

F. FABRIÉ.

Voici qu'il surgit à l'horizon, le clocher superbe, cœur et gloire du Rouergue. Le train passe sur une longue file d'arcades, en vue du petit castel de Canac (xv<sup>e</sup> siècle), et vient s'arrêter au pied de la large colline où trône **Rodez**... « Roudo que roudoras, per ona o Roudès toutchour mountoras » (tourne que tourneras, pour aller à Rodez toujours monteras) comme le dit, ou plutôt comme le tambourine un vieux dicton patois. Et, en effet, de tous côtés, c'est une ascension de 100 mètres au moins, par longs lacets, pour atteindre la vieille ville épiscopale, tassée là haut, non plus dans ses remparts — il en reste bien peu ! — mais dans une fraîche ceinture de boulevards, collier de verdure dont la cathédrale semble être le précieux fermoir ciselé.

Vieille capitale de province, un peu hautaine et froide, Rodez est encore d'aspect auvergnat, grise sous de hautes toitures d'ardoise en pente. Les vieux logis y sont en nombre, et non pas des masures de manants, mais de vieux hôtels nobles, gothiques ou Renaissance, qui donnent à la ville ce cachet de grande dame de l'Ancien Régime, bien vieillie, mais fière toujours : tels sont : le bel hôtel d'Armagnac, l'hôtel d'Estaing, la Maison forte des Anglais, et les vieilles maisons qui font de la place du Bourg un si intéressant décor d'autrefois. Plus grande que toutes ces grandeurs passées, la cathédrale (xiii<sup>e</sup>-xvi<sup>e</sup> siècles) domine la ville de sa masse, sobre et sévère dans les parties basses, mais richement fleurie dans les hautes œuvres. L'immense vaisseau gothique, bâti en belle pierre rouge sur le plan des grandes cathédrales du Nord, présente au dehors une façade aveugle et d'une robustesse militaire, car elle faisait partie des fortifications de la ville ; mais, en arrière, au-dessus de la place de la Cité, elle érige magnifiquement son chevet auréolé d'arcs-boutants et appuyé à ce merveilleux clocher, qui semble fleurir à mesure qu'il monte vers le ciel et va épanouir à 77 mètres au-dessus des pavés toute l'exubérance de l'art gothique finissant (xv<sup>e</sup> siècle).

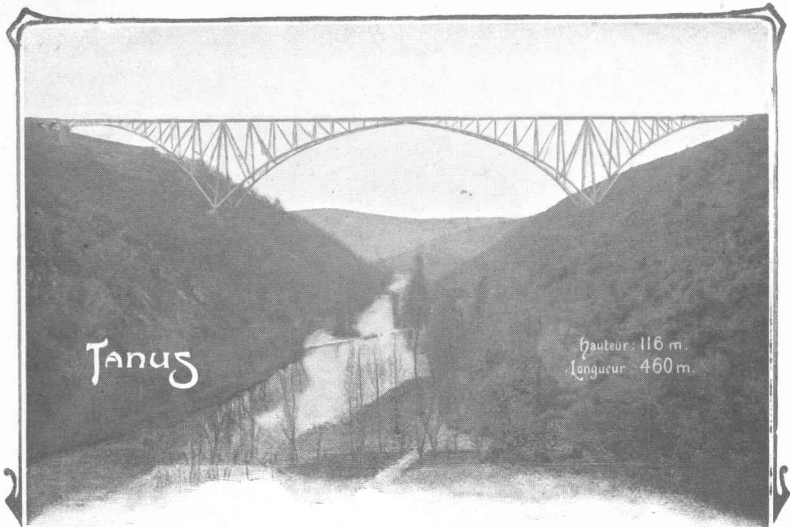
A l'intérieur, d'une grande harmonie sobre et majestueuse, on admire surtout les stalles orgues, le grand sept, maints

gothiques du chœur, la magnificence des grandes retable du Jardin des Oliviers, le Jubé du transept, tombeaux d'évêques, enfin, dans une chapelle fermée d'une belle clôture de pierre ajourée, un très curieux sépulcre à personnages de la Renaissance.

Tout près de la Cathédrale, l'Évêché est une noble demeure Louis XIII précédée d'un double peron et dominée par la vieille tour grise de Corbières. Plus loin, dans l'ancienne ville Comtale, ou Bourg — longtemps séparée de la ville épiscopale ou Cité, —



ESPALION



l'église Saint-Amans cache, sous un banal rhabillage de 1754, un petit vaisseau triple du plus pur roman, avec chapiteaux historiés, coupole peinte à la croisée et sept magnifiques tapisseries anciennes racontant la vie de saint Amans, apôtre et premier évêque de Rodez. A mi-côte, dans le populeux faubourg qui pend vers la gare, se dresse une vaste église moderne du Sacré-Cœur.

Mais, malgré toutes ces richesses humaines, c'est encore à la nature que Rodez doit sa plus grande beauté : ville de sommet, elle est maîtresse d'un horizon splendide.

Des terrasses de son « Tour de Ville », elle contemple, de toutes parts, l'immensité infinie du ciel et de la terre ; au nord, c'est l'étendue blanchâtre des Causses et bien loin, les silhouettes vaporeuses des Monts d'Aubrac et du Cantal ; au sud, c'est le Ségala verdoyant qui ondule et bleuit à perte de vue, bossué vers l'est par les croupes de brandes du Lévezou et des Palanges. Et si, de ces lointains, le regard revient au pied même de la colline, c'est pour errer sur les fraîches prairies de l'Auterne, c'est pour plonger dans les replis verts où sinue l'Aveyron — sillon tortueux qui se creuse comme un fossé entre ces deux aspects si différents de la nature, le Causse et le Ségala.

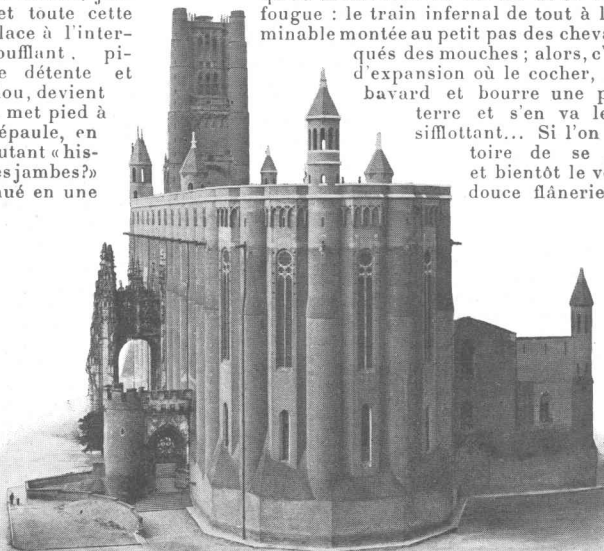
Cette vallée de l'Aveyron, en aval de Rodez, n'est presque partout qu'une profonde gorge solitaire, sans villages et sans routes : l'exploration en est belle, mais difficile. Sous la ville même, il y a des recoins charmants, tel le vieux village du **Monastère**, enchâssé dans la vallée avec son couvent à tourelles, sa petite église et son pont gothique en dos d'âne aigu. Le plus beau site, à coup sûr, des rives de l'Aveyron — mais déjà à plus de 20 kil. à l'ouest de Rodez — est ce village romantique de **Belcastel**, où la rivière lèche aussi de vieilles ogives mousuées, sous une grappe de chaumines archaïques étagées dans la verdure et couronnées de ruines grandioses : une peinture fidèle de Belcastel ferait croire à un de ces paysages de « ruines » composés à plaisir et faits de « chic » comme on les aimait jadis...



Nous voici arrivés au cœur du Rouergue par la voie directe de Paris. Pour qui vient du Cantal ou des Gorges du Tarn, c'est également le clocher de Rodez qui doit être le point de ralliement.

Rodez communique directement avec la région des Gorges du Tarn par un chemin de fer qui suit de plus ou moins près la haute vallée de l'Aveyron et va se souder à Séverac-le-Château avec la grande ligne du Midi : Neussargues-Mende-Millau. Toute cette région, dominée au sud par les belles croupes forestières des Palanges (1167 m. au Pal), abonde en nids d'aigles féodaux : *Montrozier, Bertholène, Lugans, Recoules, Lapanouse*, jalonnent le cours supérieur de l'Aveyron d'une ligne presque ininterrompue d'anciens castels plus ou moins entiers ou ébréchés. Enfin, **Séverac-le-Château**, comme le dit son nom, est lui-même une vieille bourgade moyen-âgeuse accrochée sous un puissant « burg » au flanc d'un rocher isolé et de fière mine qui se dresse entre les lèvres pâles des Causses sur les prairies natales de l'Aveyron.

Si c'est du Cantal que l'on veut gagner le Rouergue, il n'y a que l'embaras du choix entre les itinéraires pittoresques : d'Aurillac par Montsalvy et Entraygues; de Vic-sur-Cère, par Mur-de-Barrez et Laguiole; de Saint-Flour, par Chaudesaigues, plusieurs routes, des plus accidentées, convergent toutes vers Espalion dans la vallée du Lot. Il y a là, au midi du grand massif Cantalien, une vaste région âpre et sans chemin de fer, où l'on peut encore s'offrir ce plaisir rétrospectif et devenu rare, de voyager comme au bon vieux temps, dans le coupé en croissant de lune, ou dans la rotonde — voire sous la bâche — des antédiluviennes diligences à flancs jaunes et bandeaux rouges. Il faut les voir, les lourdes pataches auvergnates, brûler les descentes vertigineuses au flanc des gorges, entrainées, malgré le grincement rythmique du frein, au galop de cinq ou six chevaux robustes : c'est une charge de cavalerie qui passe en trombe, un ondoie ment désordonné de croupes, de crinières et de harnachements, dans le vacarme des grelots et des claquements qu'au moment où le revers de la vallée brise fougue : le train infernal de tout à l'heure fait minable montée au petit pas des chevaux, suant, qués des mouches; alors, c'est l'heure d'expansion où le cocher, guides au bavard et bourre une pipe; puis terre et s'en va le fouet à sifflottant... Si l'on en faisait toire de se dégourdir et bientôt le voyage s'est douce flânerie à toutes

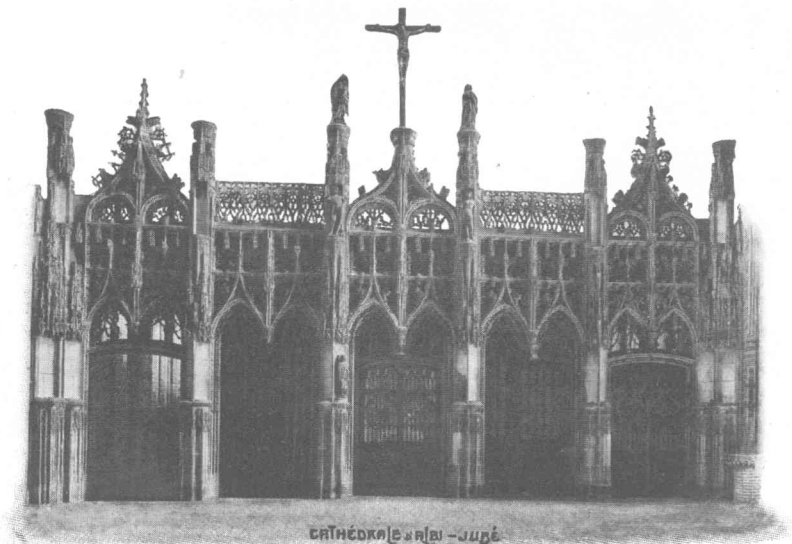


CATHÉDRALE D'ALBI  
S<sup>te</sup> CÉCILE



Neurdein Fr. Phot.

INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE D'ALBI



les fleurs, à toutes les perspectives de la route... Tout ce haut pays d'entre-Cantal et Lot, appelé la **Viadène**, est une table de granit qui ondule entre 800 et 1000 mètres, labourée de vallées sauvages jusqu'à 400 mètres de creux : ce sont des gouffres de rocs et de verdure qui s'ouvrent tout à coup sous les pieds ; on y fait des plongeurs énormes pour ne trouver, tout à fond, qu'un torrent remplissant seul l'étroite solitude de son tumulte éternel, et quand, à force de lacets, on a rejoint la crête opposée, le plateau semble se refermer sur l'abîme sournois ; ce n'est plus qu'un immense horizon qui tend devant les yeux son innocent et fallacieux tapis vert et qu'anoblissent au loin la silhouette pyramidale du Cantal, les lignes ondoyantes de la Margeride et de l'Aubrac.

La plus belle de ces grandes gorges est la **Vallée de la Truyère** qui sillonne le plateau en arc de cercle, comme d'un coup de faucille. En venant de Saint-Flour, on franchit la Truyère dans un site impressionnant avant de trouver, profondément enfouie dans un vallon latéral, l'étrange villette thermale de **Chaudesaigues** : ce nom veut dire « Eaux Chaudes » et en effet on voit jaillir là une eau presque bouillante (82°) qui chauffe depuis des siècles les humbles maisons des « Caldaguès » suivant le mode des calorifères les plus « dernier cri ». Et Chaudesaigues est certainement le seul pays du monde où il suffit d'emplir sa marmite à la fontaine pour obtenir, séance tenante, toute cuite et toute fumante, la fameuse soupe aux choux auvergnate.

Si l'on est parti de Vic-sur-Cère, c'est au superbe *Pont de la Cadenne* que l'on passe la Truyère, à 400 m. au-dessous de *Mur-de-Barrez*, une ancienne petite ville forte, noireude et archaïque, bien plantée sur un des belvédères du plateau.

La Truyère dessine comme un fossé de circonvallation autour du large dôme de l'**Aubrac** qui, par 1200 et 1500 m. au-dessus des mers, épand sur la table de granit ses coulées de laves et ses empâtements basaltiques. Le vieux massif volcanique se trahit çà et là au sursaut de « dykes » noirs et de « colonnades » en tuyaux d'orgues ; dans ses creux miroitent encore quelques lacs sacrés, objets d'antiques cultes païens. Mais, dans l'ensemble, c'est un ondoisement assez uniforme et l'un des toits les plus

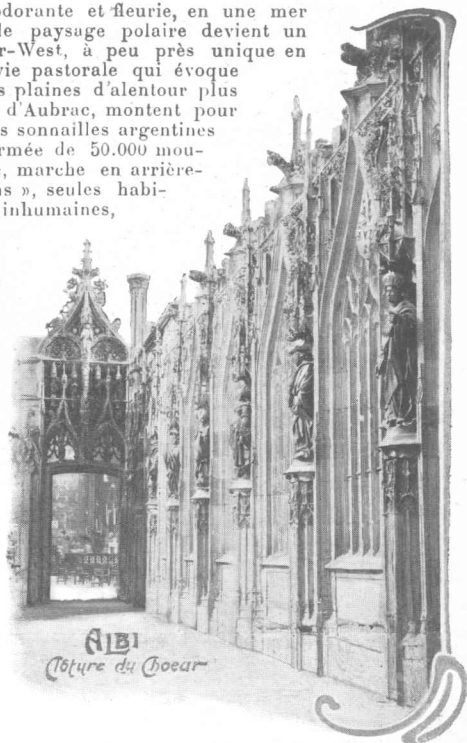
élevés et les plus froids de la France centrale. Sept mois durant, un lourd manteau de neige pèse sur ses épaules, ensevelit toute trace humaine sous l'immensité blanche : l'Aubrac est un désert glacé où le voyageur, comme le marin au large, ne reconnaît son chemin qu'aux pierres fichées, balisant la route effacée. Le soleil d'avril réussit seul à émouvoir ce linceul ; alors l'Aubrac pleure à longs sanglots tous ses frimas d'hiver et se transforme en une admirable pelouse odorante et fleurie, en une mer d'herbages ondoyante et claire ; le paysage polaire devient un paysage de « pampas » ou du Far-West, à peu près unique en France, et s'anime d'une antique vie pastorale qui évoque les plus vieux âges du monde. Des plaines d'alentour plus de 30.000 vaches de la célèbre race d'Aubrac, montent pour « estiver » sur la montagne et leurs sonnailles argentines s'égrènent dans l'air léger ; une armée de 50.000 moutons transhumants du Languedoc, marche en arrière-garde ; en même temps les « burons », seules habitations temporaires de ces hauteurs inhumaines, humbles toits écrasés sur le grand tapis vert, se réveillent de leur longue léthargie et les « Cantalès » y pétrissent la « fourme », le fameux fromage de Laguiole.

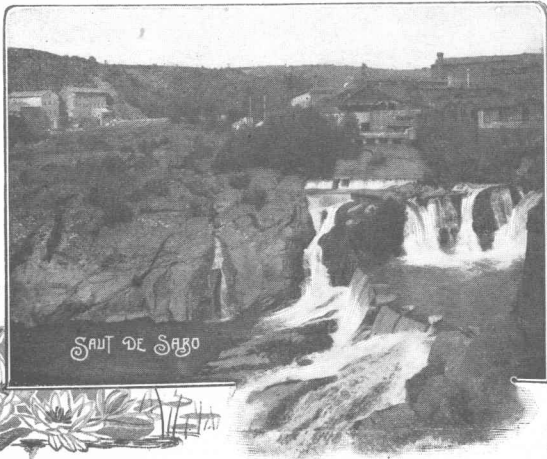
**Laguiole** est le grand marché et le carrefour de routes de l'Aubrac ; sous une butte volcanique où se juche l'église, c'est une vaste place propice aux foires, un port où relaient et détèlent toute une flottille de pataches cinglant vers tous les points de l'horizon. Non loin de là, s'élevait la célèbre « Dômerie » d'Aubrac, le « Saint-Bernard » du Massif central, où durant sept siècles, un ordre militaire de moines-chevaliers représentait la Providence au milieu de ces solitudes glacées. — « *Errantes revoca* », lit-on sur la cloche du monastère. — La Révolution n'a laissé debout que l'église et quelques restes de l'abbaye. Mais comme si les traditions hospitalières ne pouvaient mourir sur cette terre de la charité, de grands hôtels s'y sont élevés de nos jours, où les citadins énervés viennent se retremper à l'air vif des sommets et faire à la fois des cures d'altitude et des cures de petit lait.

L'Aubrac plonge au midi par les stries profondes de maints vallons pleins de verdure et d'eaux bondissantes, tels la combe boisée de *Saint-Chély d'Aubrac*, ou la gorge qui enserre les beaux restes de l'*Abbaye de Bonneval*. Et au pied de la montagne si rude, la grande **Vallée du Lot** épanouit, par contraste, une magnifique corbeille d'abondance.

**Espalion**, au centre de la vallée, se couche au pied d'une montagne conique qui lance en plein ciel les fières courtines de Calmont-d'Olt ; le flot rapide du Lot y reflète le plus joliment du monde les ogives rouges et moussues d'un Pont-Vieux, un tas branlant de vieilles maisons et surtout un charmant logis de la Renaissance posé sur la saillie d'un roc qui baigne du pied dans l'eau.

En aval, **Estain** compose aussi un tableau inoubliable : pont gothique, bourgade féodale serrée sous la silhouette d'un formidable château. Puis





brusquement, la vallée cesse de rire : le Lot, écumant de colère, se fraie un chemin en plein chaos granitique, parmi un hérissément farouche. De toute beauté est la route neuve taillée dans ce défilé... de toute beauté encore le site d'Entraigues. **Entraigues!** Cela veut dire « entre eaux »

et, de fait, la petite ville se serre au confluent du Lot

et de la Truyère... S'imagine-t-on le grand paysage que peut former, dans un carrefour de monts, le heurt de deux torrents d'aussi noble envergure ? La rencontre est impressionnante : Entraigues en brave pourtant le péril, elle s'effile comme un navire entre les deux coulées tumultueuses et les fend de sa proue ornée, en guise de trophée, d'un manoir du XIII<sup>e</sup> siècle. Au frais clapotis de sa « plaine » d'eau chantante et frisée d'écume, la ville dort plus sûrement que dans une bonne enceinte de murailles et l'on n'y peut entrer que par deux ponts étroits, aux arches gothiques, aussi célèbres à 50 lieues à la ronde que le fameux pont d'Avignon, car ils se chantent aussi sur l'air populaire d'une vieille chanson patoise.

Entre le Lot et l'Aveyron, règne la calvitie blanchâtre du grand **Causse du Comtal**, mais, comme tous ses pareils, ce désert grêlé de cailloux cache de superbes accidents de roche. Sur la route même qui nous ramène d'Espalion à Rodez, le Dourdou s'écroule en cascades dans un *Gour d'Enfer* enclos de murailles blanches à pic; en amont comme en aval, le tournant de la vallée ferme la perspective, si bien que ce coin de « cañon » semble un gouffre sans issue, et sur les lèvres même du précipice, le bourg de **Bozouls** dresse par défi ses maisons, sa vieille église romane : seule une trainée de toits se laisse choir dans le trou et dégingole au long de raidillons pierreux, jusqu'au torrent qui s'égaie tout au fond d'un peu de verdure, file sous un pont de bois rustique et fait tourner un moulin... Etrange destinée que celle de ce Dourdou, qui ne sort de ces falaises blanches, que pour traverser les collines rutilantes de *Villecomtal*, en plein « rougier », puis s'assombrir enfin dans les schistes noirs de Conques : est-il un exemple plus typique pour mettre en lumière cette étonnante variété d'aspects qui fait le charme toujours renouvelé du Rouergue ?

D'ailleurs, nous n'en avons pas fini avec les métamorphoses du paysage : Revenus à Rodez, mettons maintenant le cap au sud, sur Albi : un chemin de fer tout neuf y conduit, à travers les hautes terres du Ségala...

Ce **Ségala**, ce « pays du seigle », on le dit pauvre et sauvage. Pauvreté dorée, en tout cas!... dorée au printemps par l'or des genêts en fleur, et de quelle poésie, de quel verdoyant manteau la nature a voilé l'âpreté de ses gneiss et de ses schistes ! N'est-ce pas là, d'ailleurs, en son moulin patrimonial de *Durenque*, que François Fabié, le grand poète du Rouergue, a entendu la voix du sol natal et a chanté, en fils pieux, les chants du « Clocher » et de la « Bonne Terre ? » Au pays du Ségala, les champs et



es prairies s'encadrent de haies vives ; les brandes nuancent la gamme changeante de leurs bruyères roses, mauves, violacées... ; les grands hêtres, les châtaigniers opulents, dressent leurs monumentales frondaisons ; l'horizon vert ondule et bleuit au loin en beaux arrière-pans échelonnés, tout pétris d'azur transparent... Ne vous fiez pas, cependant, à la bonhomie langoureuse de ces ondulations : tout comme la Viadène, le Ségala est un grand trompe-l'œil, plein de trappes et de surprises ; à quelque meurtrissure ombrant le paysage, au creux soudain d'un vallon, on devine au sein de l'horizon tranquille des profondeurs cachées et, de fait, ce grand plateau n'existe que pour le spectateur des sommets ; il est, en réalité, découpé en lambeaux presque étrangers l'un à l'autre, isolés comme « l'île escarpée et sans bords » du poète, entre les coupures énormes des vallées qu'on ne peut franchir, de loin en loin, que par la chute puis le sursaut d'interminables serpents de route...

Le grand fossé central du Ségala est la **Gorge du Viaur**, la plus serpentine, la plus enfouie,

la plus solitaire des rivières. Ce Viaur, n'est qu'un perpétuel méandre tordu entre deux plateaux indentés qui l'enserrent dans un engrenage de caps et de golfes emboîtés.

A trois lieues seulement au sud de Rodez, un de ses replis cache aux yeux du monde la

*Trappe de Bonnecombe*, du fond de cette Thébaïde — *de profundis* — les regards et l'âme peuvent que monter : pas d'autre échappée qu'un pan de ciel, tout là-haut, entre deux montagnes boisées.

De préférence, c'est sur l'arête

aiguë des caps que s'accrochent les vieux hameaux, les castels ruinés qui, de loin en loin, rompent la solitude des gorges : tels *Lasplanques*, avec sa petite église romane ornée de fresques, et les ruines de **Thuriès**, près *Pampelonne*, égrenées sur une sourcilleuse échine de roc.

C'est tout près de là, à *Tanus*, que le chemin de fer d'Albi rencontre la gorge du Viaur et voit tout à coup le sol lui manquer sous les rails. Il y a peu d'années encore, l'obstacle eût paru infranchissable. Mais notre âge de fer se joue de tels abîmes, et il a forgé ici un ouvrage prodigieux, qui l'emporte même en élégante majesté sur le fameux pont de Garabit : en trois bords légers, le **Viaduc de Tanus** enjambe le gouffre vert ; il rétablit d'une ligne idéale le niveau du plateau et on ne sait ce qu'il faut admirer le plus de l'audace folle, ou de la grâce aisée de ces fines trajectoires de métal lancées dans le vide, et qui dessinent, sur le ciel, leur harmonieuse parabole. Maintenant, pour la locomotive, l'énorme trou est comblé ; sur le fil d'araignée tendu d'un bord à l'autre, elle file indifférente à 116 mètres au-dessus du Viaur !

Après la poésie de l'âge du fer, en voici le sombre prosaïsme ; dans la



claire vallée du Cérou, le train contourne la noirceur de **Carmaux...** tas de houilles, étranges squelettes d'échafaudages chevauchant les puits de mines, haute fuite de cheminées vomissant des fumées... puisqu'il faut des Carmaux pour enfanter des Tanus, pardonnons-leur!

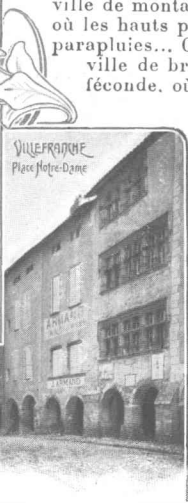
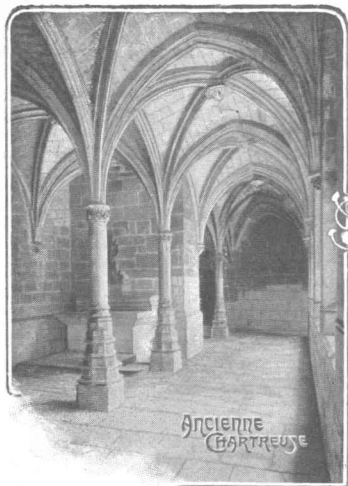
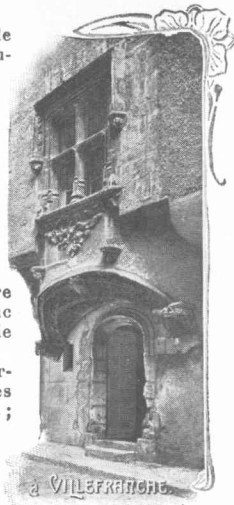
Du reste, ce n'est qu'un plongeon dans le noir suivi aussitôt d'une radieuse apparition. Le train dévalant toujours, la roche sombre du Ségala s'est affaissée sur la joyeuse gamme jaune et rouge des terres molles de l'Albigeois et voici qu'au tournant d'une croupe signalée par le sanctuaire de *Notre-Dame-de-la-Drèche*, les collines riantes s'écartent sur un ample val d'alluvions où triomphent sans partage, une hautaine, une bizarre silhouettede... Est-ce une forteresse? Est-ce une cathédrale? L'un et l'autre en vérité: c'est Sainte-Cécile d'**Albi**. Et bientôt, du viaduc jeté sur le Tarn, se déroule un des plus beaux paysages de ville qu'il y ait en France.

Le clair ruban de la rivière brille entre des berges escarpées et verdoyantes, où des murs de soutènement et des cintres puissants supportent la pesée séculaire de la ville; trois ponts en enfilade y dressent leurs portiques et donnent à la mouvante avenue d'eau une perspective monumentale: en amont, c'est un viaduc moderne aux arches hardies, aux tympans évidés; en aval, c'est la haute ligne d'arcades du chemin de fer, tandis qu'au milieu, sous une dégringolade de masures, un vieux pont du moyen âge s'aplatit humblement sur la rivière. Au-dessus, s'érige le vieil Albi, un tas d'antiques alvéoles humaines agglutinées, tout pareil à une ruche d'insectes au pied de la formidable cathédrale et qui ne hausse même pas ses toits de pygmées à la cheville de ce colosse. Imaginez maintenant que tout cela est rouge ou rose: les ponts, la ville, les toits, la cathédrale;

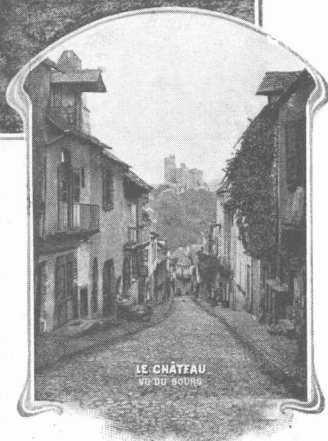
que le Tarn lui-même roule, à certaines crues, des flots rouges; puis que tous ces rouges se marient sous un ciel lumineux, aux verdures claires d'un paysage ample et doux, cerclé au loin de lignes mamelonnées... Tel est Albi. Aussi donne-t-il, en arrivant du Rouergue, une intense impression de Midi.

Rodez est encore une ville du Nord, une ville de montagne, grise austère un peu, où les hauts pignons d'ardoises sont des parapluies... Combien différente Albi, la ville de brique, au sein de sa plaine féconde, où les toits de tuile plats, ne

sont plus que des ombrelles. Combien différentes, surtout, ces deux cathédrales, qui semblent symboliser deux arts opposés: l'Art des Frimas et l'Art du Soleil. Là-haut, la maigreur de l'ogive aiguë, la forêt de piliers, les immenses verrières appelant la lumière, l'élan mince de la nef casquée en carène de navire pour voguer dans des cieux incléments. Ici, l'ampleur



de l'ogive à grande portée, l'immensité grandiose d'une nef unique enfermée dans un cube massif et sans toit; un couronnement en terrasse à l'orientale, d'étroites fenêtres en lancettes qui s'ouvrent parcimonieusement au grand soleil et semblent des meurtrières entre les tourelles rondes des contreforts; ici encore un clocher formidable comme un donjon, et tout un appareil militaire qui accusent les agitations d'un vieux pays d'hérésie — car cette cathédrale n'est pas seulement la maison de Dieu, elle est la forteresse du catholicisme au cœur de l'Albigeois turbulent... Guerrière donc et religieuse à la fois, franchement Méridionale par sa silhouette, Toulousaine par son architecture de brique rose, Espagnole, dirait-on, par l'envol de sa voûte unique et la disposition de son « coro » intérieur, Italienne par sa décoration picturale, est-il édifice plus étrange que Sainte-Cécile d'Albi? Au demeurant, elle ne ressemble qu'à elle-même : c'est une merveille sans pendant.



Ce géant porte à son flanc un porche admirablement ciselé du xvi<sup>e</sup> siècle, grand dais de pierre ajourée, qui s'épanouit comme une fleur blanche au pied d'un mur rouge. L'intérieur n'est qu'une salle immense, entourée de chapelles et entièrement polychromée jusqu'aux ogives de la voûte : à part quelques fresques du moyen âge, toutes ces peintures sont l'œuvre d'artistes venus d'Italie vers l'an 1502. Enfin, comme une deuxième enceinte au milieu de l'énorme vaisseau, le chœur enferme ses 120 stalles de bois sculpté dans une clôture d'un travail inouï — dentelle de pierre gothique, qui s'effile en une forêt de clochetons et de pinacles et où l'on accède par le plus vaste et le plus beau jubé de France.

Derrière la cathédrale, l'archevêché accuse le même caractère militaire : son lourd donjon de briques, ses défenses et son rempart dominant le Tarn en font moins un palais qu'une rude forteresse féodale. Non loin, l'église Saint-Salvi souffre du colossal voisinage de Sainte-Cécile : ce n'en est pas moins un curieux édifice romano-ogival, appartenant à un cloître du xiii<sup>e</sup> siècle, et signalé par une originale et charmante tourelle de guet crénelée.

Tout autour, le vieil Albi serre, en un noyau compact, le fouillis de ses toits rouges, de ses masures vétustes, assemblage branlant de vieilles briques rongées par les siècles et de charpentes affaissées. C'est un labyrinthe inextricable de ruelles aux cailloux pointus, de boyaux, de cours, d'esca-

liers et de porches enchevêtrés au petit bonheur, et je me rappelle, comme une sensation tout à fait extraordinaire, certaine promenade nocturne, où je me crus bien perdu jusqu'à l'aube dans le dédale de ce décor moyen-âgeux, errant parmi les découpures en ombre chinoise des étages ventrus et des toits en auvent, sans autre lueur pour me guider, que le reflet du ruisseau central qui traçait, dans le noir opaque, un faible rais de lumière.

Je dois ajouter qu'autour de ce vieil Albi s'étale un autre Albi, moins pittoresque sans doute, mais plus conforme aux exigences de la vie moderne, ville animée de la gaité méridionale, fière surtout de ses promenades, de ses « *Lices* » et de ses « *Allées* » tracées sur les anciens fossés.

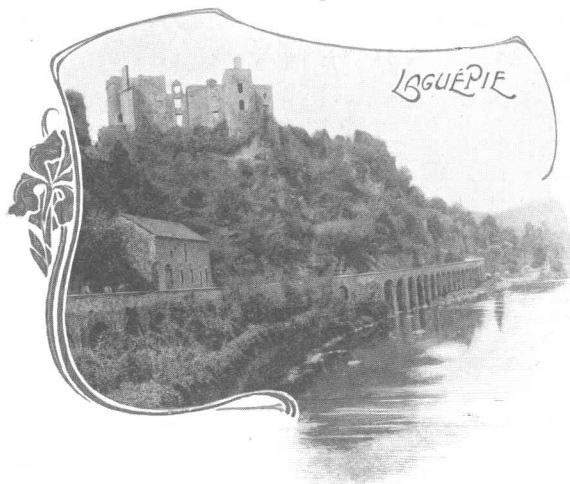
Si Albi est en plaine, la montagne n'est pourtant pas bien loin encore ; c'est en réalité une ville-frontière sise à l'orée du Massif Central dont elle échange les produits avec ceux des campagnes plantureuses. Il suffit de remonter le cours du Tarn un peu plus d'une lieue, pour voir la rivière tranquille se briser avec rage au célèbre **Saut de Sabo**. Ce « saut » n'est pas un simple bond du Tarn, mais un ensemble compliqué de cascades et de chenaux à travers un puissant barrage de schistes : la belle roche métallique aux feuilletés tourmentés, se hérissé en un chaos superbe où la rivière s'éparpille en crinières blanches, s'encaisse en des fissures profondes, tandis qu'un grondement monte, ample et soutenu de cette mêlée d'eaux impétueuses et de rocs immobiles. Le site s'encadre entre le vieux village d'*Arthez* et les forges noires de *Saint-Juéry* qui boivent à la chute même et profitent perfidement de la colère du Tarn pour lui faire soulever des marteaux-pilons. Sur les derniers rochers un pont arrondit ses grands cintres rouges, et soudain, tout est fini : le Tarn rassemble ses eaux frémissantes pour se reposer désormais, puis il s'en va nonchalamment vers Albi, frôlant au passage le coteau où s'élève *Saint-Michel-de-Lescure*, un très vieux bijou d'art roman.

Le Saut de Sabo est une « porte » remarquable du Massif Central : il marque exactement le passage de la montagne à la plaine, les adieux du Tarn aux âpres beautés de son cours supérieur. En amont, la libre rivière d'Albi n'est plus qu'un autre Viaur, qui se tord et se débat dans l'étreinte d'une gorge profonde, burinée dans les schistes. Ce grand sillon est constamment beau, mais il possède un site tout à fait hors de pair et qui serait, depuis longtemps, ailleurs qu'en France, un pèlerinage de touristes.

En ce pays sauvage, ce n'est qu'un pauvre village perdu dans les profondeurs et nommé **Ambialet**. Là, le Tarn

reproduit littéralement le vieux signe sacré du « serpent qui se mord la queue » : il boucle la boucle en un circuit admirable — anneau d'argent liquide enfoui dans un entonnoir de roc et de verdure, dans un enchevêtrement harmonieux de croupes sombres habillées de châtaigniers.

Le méandre, au ventre obèse, enveloppe de sa belle courbe une montagne ronde, et, son tour accompli,



il se referme si étroitement que le pédoncule de ce mamelon se réduit à un fil ténu entre les deux courants qui le frôlent en sens contraire. Or cette frêle tige, amincie au delà du vraisemblable, est une crête de schiste noir déchiqueté, un simple mur de roc ébréché dévalant du plateau comme un vieux rempart ruiné pour aller se souder à la montagne ronde. Et le mot « mur » est si rigoureusement vrai, qu'on a pu, en certain endroit, y ouvrir une simple poterne qui fait communiquer les deux rives contraires; tout à côté un moulin prend l'eau en amont, la rejette en aval et cette eau, qui n'a pas fait vingt mètres, rejoint le lit du Tarn à 4 kil. du lieu où elle en est sortie.

Les gens du moyen âge avaient vraiment le sens des sites : ils sont venus ajouter le pittoresque humain à ce caprice extravagant de la nature. Des moines ont planté un couvent sur la cime de la presqu'île; des seigneurs ont juché leur nid d'aigle sur une pointe de roc commandant l'isthme, et sous cette double autorité, des manants se sont groupés, collant comme ils pouvaient leurs pauvres chaumines contre le rocher, dressant l'humble clocher de leur église sur une plate-forme de la crête... Tout cela se groupe en un tableau étonnant, complété encore par le ruban blanc d'une belle route neuve qui vient longer la rivière sur des arcades, perce l'isthme en tunnel et franchit aussitôt le Tarn sur un pont hardi.



En aval d'Albi, un court embranchement descend la vallée du Tarn et va rejoindre à Tessonnières le chemin de fer de Toulouse. A mi-chemin, un vieux bourg féodal s'étage sur le penchant d'une colline ponctuée d'une tour étonnamment mince et svelte : c'est *Castelnau-de-Lévis*, dont les seigneurs prétendaient descendre de la famille de la Vierge, et, de fait, leur nom rappelle celui d'une tribu d'Israël.

**Tessonnières** est le point d'accès direct à Albi, soit qu'on vienne de Paris, soit qu'on vienne de Toulouse. La grande ligne, que nous retrouvons ici, nous l'avons quittée dès le début de notre voyage à Capdenac : c'est là même que nous irons la reprendre, si vous voulez bien, car elle mérite d'être suivie pas à pas.



En quittant Capdenac, donc le train de Toulouse monte par la vallée de la Diège, laisse à l'est, sur une hauteur, les étranges fortifications de *Peyrusse* et redescend dans la vallée de l'Aveyron qu'elle atteint à **Villefranche-de-Rouergue**.

ST. ANTONIN A  
St. Sabine.



Villefranche est une « bastide », c'est-à-dire une ville régulière bâtie d'un seul jet, au XIII<sup>e</sup> siècle. Dans son enceinte de murailles devenue ceinture de boulevards, elle



croise en échiquier ses petites rues droites où les vieux pignons avancent encore en foule leurs bonnets pointus, mais où l'on voit aussi de plus riches architectures en pierre sculptée des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles.

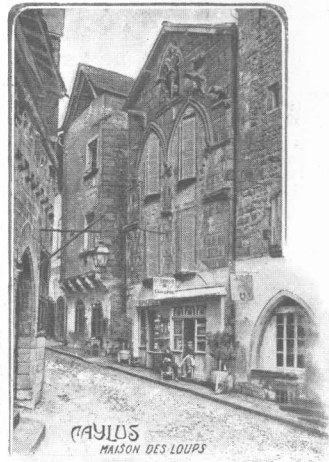
Au centre, la place Notre-Dame, le « forum » typique des bastides, s'enveloppe de massives arcades et sert de parvis à l'église gothique, précédée d'une énorme tour formant porche. Mais la merveille de Villefranche est son ancienne Chartreuse, toute entière du plus beau style du xv<sup>e</sup> siècle, et restée intacte avec ses grandes salles, son

église et ses deux cloîtres; elle sert aujourd'hui d'hospice.

De Villefranche à Lexos, l'Aveyron, bien grossi depuis que nous l'avons perdu de vue à Rodez, éclaire une gorge d'un grand caractère, où les rails ne s'insinuent qu'à force de ponts et de tunnels, coupant à chaque pas les b'oucles de la rivière et les caps interjetés. Sur un de ces caps, à la pointe d'un grand cône de verdure, le château de Najac surgit, de saisissante allure, avec l'empilement de ses deux enceintes et de son donjon cylindrique. Telle une comète sa queue, il semble tirer à sa suite une antique bourgade qui s'allonge en chenille à la crête du promontoire — trainée de toits de schiste rugueux, longue ruelle raboteuse, chevauchée d'ogives et qui va aboutir sur le plateau à une bien curieuse place ceinte de pauvres vieux porches en bois.

Plus loin, à Laguëpie, une carcasse de château un peu moins fière, mais bien brodée à jour, commande le confluent de l'Aveyron et du Viaur, qui vient enfin mourir ici de son éternelle convulsion. Puis, brusquement, l'Aveyron fait peau neuve : il sort de sa gaine de schiste noir et s'engage dans un cañon de calcaire blanc à travers un pays de « causses » plus bas, plus soleilleux que les causses du Haut-Rouergue, mais de physionomie toute pareille. Ce dernier avatar de l'Aveyron n'est certes pas le moins pittoresque. La ligne de Toulouse quitte la vallée à Lexos mais elle y détache un embranchement qui descend vers Montauban... laissons-nous tenter!

Dans une vallée plus lumineuse, l'Aveyron se déroule maintenant entre des versants bariolés où s'érigent de grands entablements de falaises. En face d'une de ces corniches, appelée le rocher d'Anglars, le débouché de la Bonnette ouvre un beau bassin triangulaire où Saint-Antonin groupe joliment ses maisons gothiques autour d'une fine flèche blanche d'église moderne... Cette vieille ville,





où le XIII<sup>e</sup> siècle sert encore si souvent de cadre à la vie moderne, s'enorgueillit du plus bel édifice civil qu'ait laissé en France l'art roman : un ancien hôtel de ville du XII<sup>e</sup> siècle surmonté d'un grand beffroi carré. En remontant le vallon, de la Bonnette, on trouve encore une petite ville bien attachante par son aspect d'autrefois, ses maisons percées d'ogives et son église fortifiée : c'est **Caylus** — un nom célèbre — étagé sur un cap du Causse, où voisinent un vieux donjon noir et un somptueux château neuf. Tout près, le pèlerinage de *Notre-Dame-de-Livron* sanctifie une belle onde claire qui jaillit d'une cassure du causse, dans un « Bout-du-Monde » verdoyant, et va tomber, par une imposante cascade, dans la Bonnette.

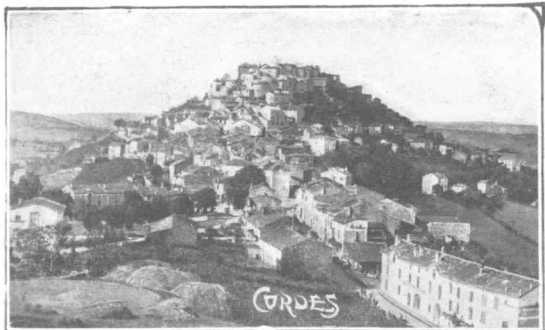
En aval de Saint-Antonin, le cañon de l'Aveyron devient tout à fait admirable. C'est un grand couloir tortueux, de clarté éclatante, où le train s'enfonce en tunnel sous d'énormes masses de roche blanche, relevées de chaudes colorations rouges. Une de ces falaises apparaît, soudain, évidée en surplomb vertigineux, découpée par un ravin latéral en une gigantesque lame de couteau et l'on croit rêver en voyant que cette roche-champignon se prolonge vers le ciel par un hérissément de ruines considérables. L'audace est vraiment déconcertante des hommes qui osèrent porter ce défi à la nature, superposer leur œuvre à sa fantaisie, édifier une lourde forteresse sur ce pan de roc miné, qui se dérobe sous les murs. Le château de **Penne** — c'est son nom — démontre une fois de plus que le vrai n'est pas toujours vraisemblable : c'est encore un de ces sites qu'on s'étonne de ne pas voir célèbres.

Comme Najac, Penne a derrière lui, humble suivante, une vieille bourgade moyen-âgeuse et délabrée, étirée sur l'arête du promontoire. Je me souviens avoir eu là, face à face avec ce prodige d'équilibre séculaire, une entrevue bien cocasse avec une sorte de Diogène moderne, pauvre vieux fou humanitaire, célèbre à dix lieues à la ronde sous ce nom ronflant et bien immérité : « le Terrible de Penne » ; avec ses loques trouées et verdies, ses longs cheveux blancs et sa barbe de fleuve, l'inoffensif Terrible fait partie du paysage ; il s'harmonise aux ruines qu'il habite et d'où il projette, sur le monde, la lumière symbolique de sa « Grande Lanterne. »

A Penne succède un tableau moins extravagant, mais bien pittoresque encore. Le château de **Bruniquel** — restauré, celui-ci, et toujours habité — se mire de plus de cent mètres de haut dans le flot vert de l'Aveyron ; il se perche au ras bord d'une falaise à pic, à l'issue de la vallée de la Vère, et couronne en arrière l'amphithéâtre escarpé d'un bourg aussi caduc que Penne, aussi rongé de siècles et doré de soleil.

L'attrait de ces deux grands décors féodaux se double du voisinage d'un admirable massif forestier. Enfermée entre le précipice de l'Aveyron et la vallée de la Vère, la **Forêt de la Grésigne** étend sur près de 4000 hectares sa hautaine futaie de chênes et de charmes. En ce pays de Causse, clair et sec, à deux pas de la plaine unie de Montauban, où va finir prosaïquement l'Aveyron, c'est comme un grand manteau de nuit, ombreux et frais, ondulant à 300 mètres au-dessus des rivières sur des collines qui sont presque des monts. Tout le pourtour en est intéressant : au nord-est, elle a *Vaour*, son dolmen et son imposante commanderie du Temple ; au sud, la vallée de la Vère souligne encore de curieuses villettes du moyen âge, bien haut perchées : *Castelnaud-de-Montmiral* et *Puycelci*.

Mais pour voir la plus typique et la plus belle de ces vieilles villes de cimes, dont ce pays est tout hérissé, il faut revenir au chemin de fer de Toulouse et descendre à *Vindrac*; dès la gare on aperçoit à l'horizon la silhouette pyramidale de Cordes.



Du dehors,

**Cordes** a un surprenant aspect de ville pain de sucre, accrochée à la pointe d'un piton conique qui domine de plus de cent mètres la vallée du Cérou et un ample bossèlement de collines bariolées. Puis, quand on a gravi l'une des routes qui s'enroulent en spirale au flanc de la colline, quand on a franchi, par le pertuis rébarbatif d'une porte fortifiée, le vieux corselet de remparts qui comprime la ville sur son sommet et l'empêche, semble-t-il, de ruisseler sur les pentes, on a la nouvelle surprise de pénétrer dans une cité gothique qui a gardé, presque intacte, sa physionomie des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. La plupart des maisons construites de belle pierre grise, s'ouvrent encore au rez-de-chaussées par de majestueuses ogives; plusieurs sont tout à fait monumentales, délicatement sculptées et poussent la coquetterie archaïque jusqu'à se parer de ces noms savoureux et d'ailleurs impropres : *maison du Grand-Veneur, maison du Grand-Fauconnier, maison du Grand-Ecuyer* : celle-ci sert d'Hôtel de Ville et conserve un antique *livre ferré*, où sont inscrits, depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, les fastes et les us de la vieille ville consulaire, toujours jalouse de ses franchises et privilèges.

Au bas de la colline, la vallée du Cérou ouvre un frais et gracieux paysage : une belle route la remonte jusqu'à Carmaux et traverse le bourg de **Monestiès**, où l'on admire un magnifique Saint-Sépulchre (1490) à onze personnages de grandeur naturelle.

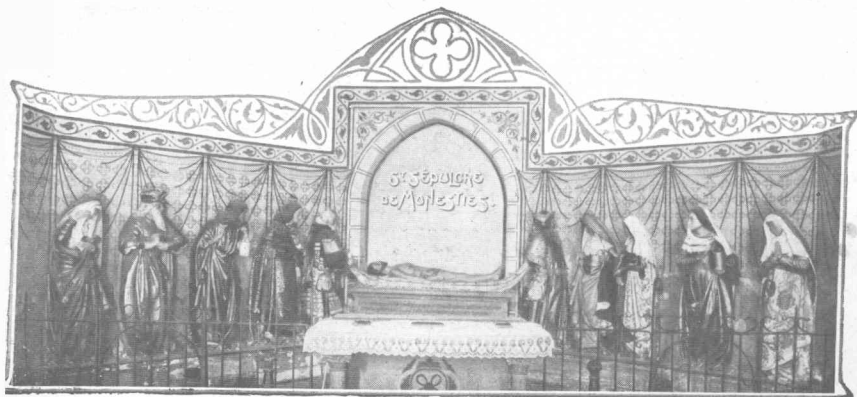
Passé Cordes, la ligne de Toulouse sort définitivement des grands reliefs. A *Cahuzac*, elle croise la Vère non loin du petit manoir du *Cayla*, la demeure de Maurice et d'Eugénie de Guérin. Puis, à Tessonnières, elle joint à la fois la vallée du Tarn et l'embranchement d'Albi. Désormais, dans les plaines fertiles, parmi les coteaux débonnaires, c'est le triomphe de la brique rouge et de l'architecture toulousaine; le Midi s'affirme gaiement.

Le Tarn, comme l'Agoût qui le rejoint bientôt, coule encaissé entre des talus escarpés et chante, de loin en loin, sur le barrage de quelque grand moulin rouge à l'allure seigneuriale. Les villes s'avancent plus haut à la crête de la berge, soutenues comme Albi sur de grands murs de



**CORDES**  
Villes du XIII<sup>e</sup> siècle





brique et des cintres robustes. *Gaillac, l'Isle, Rabastens, Saint-Sulpice*, toutes se présentent ainsi, rehaussées de monumentale façon sur leurs terrasses, serrées autour de leurs églises rouges semblables à des forteresses, lançant de légers ponts suspendus sur la profonde coulée verte du Tarn. De même, **Lavaur**, dresse au-dessus de l'Agoût sa cathédrale illustrée par Fléchier et deux arches de pierres magnifiques y enjambent la rivière... **Gaillac** mérite une mention spéciale pour ses vins pétillants, dont un vieil auteur du XVII<sup>e</sup> siècle a dit naïvement : « On remarque du vin de Galhac que bien qu'on en ait pris avec excès, on a toujours une bonne heure de temps pour se retirer avant que l'on en soit incommodé. » Voilà qui est rassurant...

Enfin, le chemin de fer tranche une dernière colline, sous *Montastruc*, et au loin, Toulouse, la métropole du Languedoc, la ville du « gai sçavoir », Toulouse dont nulle Roche Tarpéienne n'attriste le Capitole... Toulouse érige ses clochers dans l'immense plaine que ferme, au midi, la dentelure neigeuse des Pyrénées.

MARCEL MONMARCHÉ.



# MOYENS D'ACCÈS AUX RÉGIONS

D U

## Rouergue et de l'Albigeois

# VOYAGES CIRCULAIRES

AVEC ITINÉRAIRE TRACÉ AU GRÉ DU VOYAGEUR

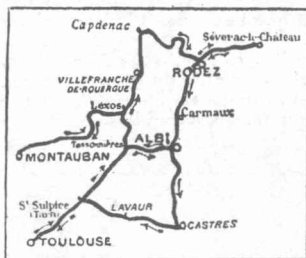
(Tarif G. V. 105)

Les voyageurs qui désirent visiter les sites pittoresques des régions du Rouergue et de l'Albigeois peuvent profiter des avantages offerts par les **Billets à itinéraires facultatifs**, délivrés pendant toute l'année, pour un parcours minimum de 300 kilomètres, et valables pour une durée de 30 jours, jusqu'à 1.500 kilomètres; 45 jours de 1.501 à 3.000 kilomètres; 60 jours au-delà de 3.000 kilomètres. On

trouvera dans l'indicateur Chaix et le Livret-Guide Officiel de la Compagnie d'Orléans les conditions générales de ces billets.

A titre d'exemple, nous donnons l'itinéraire type ci-contre, qui permet de visiter toute la région comprise entre les Gorges du Tarn et Toulouse :

*Séverac-le-Château, Rodez, Albi, Castres, Saint-Sulpice (Tarn), Toulouse, Tessonnières, Albi, Tessonnières, Lexos Montauban, Lexos, Capdenac, Rodez, Séverac-le-Château.*



L'itinéraire dont il s'agit comporte un parcours de 702 kilomètres et le prix d'un carnet individuel y donnant droit est de 63 fr. en 1<sup>re</sup> classe, de 46 fr. en seconde et de 30 fr. en troisième. Les prix doivent être augmentés de 1 fr. 10 pour frais de confection du carnet et timbre-quittance.

A cet itinéraire peuvent se souder, au gré du voyageur, d'autres parcours qui seront taxés aux prix prévus par le tarif commun G. V. N° 105.

**NOTA.** — Les billets doivent être demandés, à la gare de départ, cinq jours au moins à l'avance. Ce délai est réduit à 3 jours pour les grandes gares et pour certaines stations désignées au tarif.

Chaque demande de billet donne lieu à la consignation d'une somme de 10 fr., qui peut être envoyée par mandat-poste, lorsque la demande n'est pas déposée directement dans une gare.